

L'Edition Musicale Vivante

Réponse à M. Vincent d'Indy

■

La condamnation si méprisante que M. Vincent d'Indy a formulée contre toute la musique enregistrée et ses axiomes tranchants sur le principe même du machinisme dans l'art, ont soulevé parmi nos lecteurs une très vive indignation. On nous somme de réfuter cette thèse si maladroite et si visiblement erronée. Nous n'avons pas cru cette mise au point nécessaire, la faiblesse d'une telle argumentation apparaissant à tous les yeux. Mais, pour donner satisfaction aux amis des machines parlantes, que le directeur de la Schola accusait de nouveau ces jours-ci d'insensibilité (!) nous reproduisons ci-dessous l'énergique réfutation que L'Illustration a publiée de cette hérésie artistique.

■

Un de nos confrères a ouvert récemment une enquête pour connaître l'opinion des musiciens sur le développement croissant du machinisme dans leur art. La T. S. F., le disque phonographique et le rouleau perforé du piano pneumatique constituent actuellement des moyens de diffusion si puissants pour les fils d'Apollon qu'il leur est vraiment impossible de se désintéresser d'une évolution internationale aussi significative. Dans ce domaine comme dans les autres, le moteur tend à venir soulager l'effort musculaire de l'homme. Que faut-il penser de la collaboration inattendue que l'ingénieur offre aujourd'hui à l'artiste? Est-ce un bienfait ou une trahison?

Cette enquête vient à son heure, car le problème qu'elle étudie prend chaque jour une importance plus considérable et ne peut laisser indifférent aucun de ceux qui s'intéressent à l'avenir de la culture artistique universelle.

La lecture des premières réponses reçues par notre confrère nous a prouvé que la discussion serait inévitablement faussée par les vieux préjugés littéraires qui ont présidé à toute notre éducation classique. Il est entendu qu'un artiste digne de ce nom doit toujours déplorer le prosaïsme de l'époque où le sort a eu la cruauté de le placer et que l'élégance intellectuelle la plus rassurante consiste à s'affirmer résolument *laudator temporis acti*. Depuis que Vigny a maudit solennellement les chemins de fer, on se décerne volontiers un brevet de poète en jetant l'anathème sur nos constructeurs et nos métallurgistes. Il était donc inévitable que l'intrusion de la mécanique dans le jardin clos de la musique provoquât de véhémentes réactions. Mais, encore une fois, ces réactions sont moins souvent d'ordre artistique que de discipline philosophique.

En doutez-vous? Voici la riposte caractéristique d'un compositeur connu : « J'ai la plus vive antipathie pour tout ce qui est mécanique et pour les progrès uniquement matériels de notre époque. » Voilà, isolé à l'état pur, le préjugé livresque dont je viens de parler. Une telle déclaration de principe serait éminemment respectable si son auteur pouvait nous affirmer que, logique avec lui-même, il a toujours refusé avec indignation d'utiliser les services d'un chemin de fer, d'un paquebot, d'une automobile, d'un avion, du télégraphe, du téléphone, de la linotype, de la rotative, de l'ascenseur et de l'ampoule électrique.

Cet état d'esprit, fort répandu dans certains milieux intellectuels, crée évidemment un malentendu définitif entre les traditionalistes trop étroits et les chercheurs qui s'efforcent de mettre à la disposition des Muses des moyens d'action nouveaux leur permettant de se défendre victorieusement dans la mêlée de la civilisation industrielle contemporaine. Mais il est un autre malentendu plus grave encore. Un maître illustre, répondant à l'enquêteur, a fait la déclaration suivante : « La mécanique ne peut avoir avec la musique aucun rapport, puisque la musique tire sa vie de l'expression et que la mécanique est essentiellement inexpressive... L'art ne peut consister qu'en une communication d'homme à homme, je dirai mieux : d'âme à âme, communication que la machine est et sera toujours incapable de produire. Je ne chercherai pas quel moyen mécanique a le plus d'avenir, étant moi-même artiste et ne pouvant m'intéresser à ces choses. » Ici, l'antagonisme est encore plus définitif. Il ne s'agit plus d'un sentiment personnel, mais d'un dogme professionnel affirmant qu'un artiste n'a pas le droit, sans déchoir, de s'intéresser aux instruments mécaniques.

Cette excommunication majeure serait extrêmement grave si elle était justifiée. Mais il est facile de s'apercevoir qu'elle est inopérante, parce qu'elle repose sur une erreur flagrante de raisonnement.

Aucun ingénieur, inventeur de machines parlantes, d'instruments électriques, pneumatiques ou radiophoniques n'a jamais eu la prétention d'enlever à la musique son privilège divin de réaliser la communion des âmes. L'effort du chercheur consiste, au contraire, à rendre cette communion plus étroite et plus complète. La machine n'a pas d'autre ambition que d'établir un contact de plus en plus parfait entre le compositeur et l'auditeur. Elle n'est qu'un véhicule. Elle ne crée pas : elle enregistre et elle diffuse respectueusement la création artistique.

Et, bien entendu, elle n'entend dépouiller la musique d'aucune de ses facultés expressives. Une machine parlante n'est pas moins expressive qu'un orgue ou qu'un piano. C'est un instrument, c'est un outil, c'est une ressource matérielle nouvelle mise à la disposition des compositeurs et des auditeurs pour leur permettre des « communions » plus fréquentes et plus ferventes. Jamais il n'a été question de faire entrer la machine en lutte avec un exécutant et de substituer une traduction mécanique à l'interprétation humaine. La noble tâche du disque consiste, au contraire, à recueillir fidèlement, pour les fixer dans la cire et les éterniser, les moindres inflexions et les plus subtiles nuances expressives d'un grand virtuose. Son idéal est de rendre inaltérable l'empreinte fugitive du génie humain sur un clavier ou sur une corde frémissante. Son ambition est d'immobiliser pour toujours, dans toute sa fraîcheur, son pathétique et son rayonnement, l'incomparable minute où un artiste de génie aura établi, pour un petit groupe de privilégiés, « cette communion d'homme à homme et même d'âme à âme » qui est l'essence même de l'art.

Grâce au miracle de la fée Electricité, cette minute prodigieuse, au lieu de se perdre dans le néant, est désormais conservée, solidifiée, classée dans les archives de la musique et pourra émouvoir non pas une centaine d'auditeurs comme jadis, mais tous les habitants de notre planète. La machine, servante de l'homme, ne cherche qu'à thésauriser et à rendre inaltérable un capital de beauté qui, jusqu'ici, se gaspillait sans prudence et sans méthode. N'est-ce donc pas un objectif élevé, respectable et infiniment « artistique » que celui qui consiste à cristalliser, sous une forme qui en assure une prodigieuse diffusion, une œuvre d'art portée par le génie humain à son point de perfection ? Qui ose parler de mécanique inexpressive en présence d'une pastille magique où des alchimistes ont enfermé toute la subtilité et la délicatesse des mains inspirées d'un Cortot, d'un Thibaud ou d'un Casals, ou des cordes vocales d'un Chaliapine ou d'une Ninon Vallin ?

Le miracle de la machine, dans la conservation d'une voix frémissante, est exactement le même que celui qui fixe et perpétue dans une pellicule la vie des formes mouvantes. Le disque réalise la cinématographie du son en enregistrant toutes ses vibrations, toutes ses nuances, le rayonnement de ses harmoniques et les mystérieuses particularités de sa couleur et de ses timbres. Dans les deux cas, la mécanique n'a pas d'autre ambition que de rendre durable le fugitif et docile l'insaisissable. Qui oserait dire pourtant que la vision animée est inexpressive ?

L'écran ne recueille-t-il pas fidèlement la radio-activité d'un acteur pour nous la transmettre ?

Souvent même, il en décuple la puissance. Des travaux scientifiques récents ont prouvé que la photographie, et à plus forte raison le film, ne détruisait pas le magnétisme d'un regard humain, tout au contraire. Le rayonnement psycho-physiologique d'un artiste conserve, à l'écran, toute sa force fascinatrice. Conservée dans la pellicule, cette étincelle magique ne s'éteint plus. Les expériences ont démontré que si l'autosuggestion est possible par projection de positif, l'action d'une image négative directe, c'est-à-dire non contre-typée, peut aller jusqu'à l'envoûtement. C'est d'ailleurs ce qui explique le succès parfois incompréhensible de certains interprètes de cinéma dont le fluide secret exerce sur la foule une influence irrésistible.

Le mystérieux pouvoir expressif de la musique trouve dans le disque le même asile inviolable. Une intonation émouvante, une inflexion pathétique, une sonorité exquise s'y incrustent pour toujours et viennent, quand il nous plaît, ressusciter éternellement leur troublant sortilège. La communication d'âme à âme existe toujours : elle est simplement rendue plus facile et quelquefois plus intense. Et il est aussi absurde de la nier que de prétendre qu'on ne saurait imaginer une conversation pathétique entre deux interlocuteurs qui se serviraient du téléphone. La machine parlante est-elle autre chose qu'un téléphone qui a de la mémoire, un téléphone perfectionné dont on raccorde à la minute de son choix, en triomphant des servitudes du temps et de l'espace, le récepteur et l'écouteur ? Il est nécessaire d'insister sur des vérités aussi élémentaires, puisque nous voyons des hommes éminents fausser si délibérément le problème en commettant d'aussi grossières erreurs.



Souvenirs d'un Phonophile

par Jean VARIOT



J'étais bibliophile et autophile. Me voici passé à l'état de phonophile et de discophile. Où ma philie s'arrêtera-t-elle ? Et pourquoi s'arrêterait-elle ? La mécanique n'a pas fini d'étonner les hommes de notre temps, et d'embellir leur vie...

J'avais un ami lorsque j'étais enfant ; un vieux mathématicien qui se plaisait à me donner des leçons (quand je commençais la géométrie), avec l'espoir de m'aider à prendre le goût des sciences exactes. Je n'oublierai jamais certain jour où il m'attendait à la sortie du collège. Il avait l'air radieux. « Cette après-midi j'ai passé une heure, me dit-il, avec Henri Poincaré qui m'a appris une nouvelle extraordinaire : Edison vient d'appliquer la découverte d'un poète français... On capte la parole, on la conserve, et on la fait entendre toutes les fois qu'on le désire. Sur une petite boîte, il y a un rouleau qui tourne, et ce rouleau parle ! En quel siècle vivons-nous ! » Et il se frottait les mains. Un an plus tard, ou à peu près, nous fûmes ensemble dans une boutique des boulevards, où un monsieur trônait derrière une boîte. De cette boîte partaient des tuyaux de caoutchouc aux extrémités desquels étaient fixées deux branches qui ressemblaient — révérence parlée — à des canules, que l'on s'introduisait dans les oreilles. Des partisans de l'hygiène les essuyaient avec leur

mouchoir. On donnait dix centimes au monsieur... et nous entendîmes un discours du regretté Sadi Carnot, et une chanson du non moins regretté Polin.

C'est plus fort que moi... chaque fois que j'entends Parsifal ou la Cinquième symphonie dans une de nos machines parlantes modernes, je revois le monsieur à qui l'on donnait deux sous derrière la boîte aux canules.

« Ce n'est pas encore parfait, me dit mon vieil ami, quand nous fûmes sortis de la boutique. Mais le principe est là, vivant. Le reste n'est que perfectionnements... Les perfectionnements, ça vient toujours... »

Longtemps, certes, ce ne fut point parfait. Saint-Cloud, Suresnes, Robinson, retentirent des sons aigres-lets de ce que Vuillermoz appelle les « mirlitons mécaniques ». (Il faut avouer que ces charmantes localités souffrent encore de ces grincements qui font mal aux dents.)

Il faut croire que j'étais un prédestiné du phonographe. Au seuil de ma jeunesse, je m'étais fait la réputation d'un garçon qui imite le phono comme pas un. Avec un morceau de journal dans la bouche, et le nez serré dans le mouchoir réglementaire, j'ai fait la joie de ma chambrée en jouant : « Sambre-et-